Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 6

Artikel: Une rancune vivace : [suite]
Autor: Hager, Nelly
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191528

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Près de sa marmite, la marchande *d'arlequins* tient en main nne fourchette dont le manche n'a pas moins de cinquante centimètres de long, et crie aux passants :

— A qui la fourchette?... Un sou seulement!... Un sou pour les mets variés des premières cuisines de Paris!... A qui le coup?...

Puis, lorsqu'un client se laisse tenter, elle agite le bouillon par un mouvement tournant de façon à faire danser tous les fragments de viande qui s'y trouvent, puis lui passe la fourchette.

Le client paie un sou et pique au hasard, quitte à répéter l'opération, au prix de nouveaux sacrifices, jusqu'à ce que la fourchette amène au jour quelque chose à consommer.

Un de nos jeunes compatriotes, cherchant vainement à se placer depuis quelques semaines, et dont le portemonnaie commençait à crier misère, s'approche un jour de ce curieux restaurant, paie un premier sou et pique : rien! Il glisse un second sou dans la main de la grosse femme qui gardait le chaudron : rien encore!... Enfin une troisième tentative lui apporte une moitié de côtelette de veau : « Iou! iou! » s'écria-t-il dans sa joie.

— Tiens, voilà, pour sûr, un Vaudois, lui dit la grosse femme.

— Et comment le savez-vous?...

— Ah! dame, iou! iou!... c'est pas difficile à deviner... Et puis on s'y connaît, l'ami, on est de par là-bas.

— Y a pas moyen?...

— Mais oui, mais oui, de Lutry, pas plus mâlin que ça... Tiens, comme pays, pique encore une fois à l'œil!...

Nos deux compatriotes devinrent bientôt de bonnes connaissances, et jusqu'au jour où notre jeune homme trouva enfin de l'ouvrage, il alla régulièrement dîner à la marmite aux *arlequins*, puis causer un peu des rives du Léman, en guise de dessert.

Un chien est-il capable de reconnaître un portrait? — Telle est la question qui vient de donner lieu à l'expérience suivante. Un terrier très intelligent, appartenant à un peintre, avait la mauvaise habitude de poursuivre les moutons. On avait réussi, par de judicieuses corrections, à lui faire passer ce goût malencontreux. Un jour, son maître peignait un troupeau de moutons gardé par deux chiens. Le peintre, ayant été appelé par quelqu'un, dut quitter un moment son atelier; il appuya sa toile contre le mur. A son retour, il fut très flatté de trouver son terrier en arrêt devant le tableau, les oreilles dressées, l'œil allumé, et dans une vive agitation. Le peintre fut d'autant plus frappé de cet incident, que les moutons n'avaient que huit à dix pouces de long. Le chien avait dû comprendre que c'était une réduction et qu'il était censé les voir de loin : quant à ses congénères qui se trouvaient sur le tableau, il ne les regarda même pas, mais chaque fois qu'on lui présentait la toile, il entrait dans une grande excitation, et il lui arriva même de sauter sur la table pour voir la peinture de plus près.

On cite ce fait non moins curieux :

Une demoiselle avait deux chiens; elle fit faire le portrait de l'un d'eux par Chalon, et sur l'invitation du peintre, alla le voir, suivie de son autre chien. Chalon avait exposé sa toile au jardin pour la faire sécher : le chien reconnut aussitôt son camarade. se mit à aboyer au portrait et à gambader tout autour, comme s'il rencontrait son compagnon en personne. Voilà un arbitre tout trouvé pour les personnes qui ne savent pas si leur portrait est assez flatté; elles n'ont qu'à mettre leur chien en présence de la toile; s'il aboie, jappe, fait fête au tableau, l'œuvre est réussie; s'il lui tourne résolument la queue, elle est jugée.

(*La Nature.*)

UNE RANCUNE VIVACE

IV

Adrien resta longtemps sans pouvoir surmonter sa douleur; sa mère avait été la grande affection de sa vie, il avait tant lutté pour la disputer à la mort, tant souffert de cette cruelle séparation qu'il lui semblait que rien désormais ne l'attachait plus à la terre.

Cependant, comme il était homme jeune, d'une nature énergique, il reprit peu à peu courage, et dut s'occuper des soins de sa succession, des affaires embrouillées de son père.

M. Trellat lui fut d'un grand secours :

— Heureux garçon, lui disait-il, vous êtes riche, licencié, jeune, distingué, charmant, vous n'avez qu'à vouloir pour épouser une riche héritière.

— Voilà qui me touche peu, monsieur Trellat; j'aurais volontiers donné tout ce qui me reste pour conserver ma mère : que de soucis, que d'ennuis va me donner le placement de ma fortune!

En effet, à peine commença-t-il à manier toutes ses valeurs qu'il ressentit, comme son père, des accès de la fièvre d'or, mais avec intermittence. Il tombait tantôt dans un accès d'avarice dont il rougissait, tantôt dans un excès de prodigalité qui le faisait trembler pour l'avenir.

Il avait des insomnies continuelles, une inquiétude nerveuse, un malaise moral qu'il ne savait comment combattre.

Les amis, les courtisans plutôt, affluaient autour de lui, l'accablant de flatteries : l'un d'eux lui empruntait vingt mille francs, et il ne le revoyait plus. La perte de ces vingt mille francs le rendit misérable pendant plusieurs semaines.

D'autres essayaient de l'entraîner à une vie de plaisirs et de débauche, mais Adrien, âme d'élite, avait horreur de tout ce qui est corrompu et vénal; ensuite, comme il pouvait satisfaire toutes ses fantaisies, il éprouvait une satiété désolante, il n'avait plus de goût pour l'étude, et il souffrait de na'voir près de lui que des amitiés intéressées, la rancune lui ayant donné une lucidité qui dissipait comme une vapeur toutes les illusions.

Un matin, en traversant les Tuileries, Adrien fut tout surpris de rencontrer Laura Lieuval, qui lisait une lettre en pleurant et qui paraissait désolée.

Il alla vers elle pour lui serrer la main, mais, en la voyant rougir, une mauvaise pensée lui traversa l'esprit; elle s'en aperçut, car elle lui dit avec un triste sourire :

— C'est une lettre de mon père que je viens de chercher poste restante; mon oncle et lui sont brouillés à mort pour une misérable question d'intérêt... Les uns ont trop d'argent, les autres pas assez, et tout le monde est malheureux.

— Oui, ma chère Laura, vous avez bien raison : combien je suis heureux de vous voir! Nous allons nous mettre sur ce banc pour causer comme de vieux amis.

— Des amis, nous? allons donc! Vous m'avez enveloppée dans votre rancune contre ma famille.

— Ne croyez pas cela. Je n'ai rien oublié de cette soirée mémorable où, rayonnant d'espoir, j'allais annoncer ma réussite; vous m'avez accueilli comme une sœur, tandis qu'Eugénie...

— Si vous saviez combien elle a regretté...

— Oui, parce que je suis devenu millionnaire.

— Peut-être bien! Elle est pourtant assez riche sans en désirer davantage! La vie est si courte, si triste souvent : pourquoi la consumer dans une stérile ambition? On ne vit qu'une fois, il faut se contenter des joies les plus éphémères. Un peu de bonheur, une amitié réelle valent mieux que la richesse; il y a tant de choses qu'elle ne peut donner!

— Vous êtes dans le vrai, mon charmant philosophe; ma famille en est la preuve. Mon grand-père s'est imposé les plus grandes privations et a eu l'existence la plus décolorée, la plus misérable, pour entasser des trésors dont il n'a pas joui; mon père est mort victime de sa soif inextinguible de s'enrichir, et rien n'a pu sauver ma mère bien-aimée.

— Chère madame Dorian, dit Laura émue jusqu'aux larmes; j'ai perdu avec elle presque autant que vous. Je lui ai dû les seules joies de ma vie!

Dix heures sonnaient, la jeune fille se leva vivement :

— Comme on va me gronder si je ne rentre pas avant le déjeuner!

— Un mot encore, Laura; que fait donc votre père?

Elle pâlit et rougit tour à tour :

— Il vit en prodigue avec des amis inavouables. Mais il est mon père, je n'ai pas le droit de le juger.

— C'est vrai, ma chère Laura. Cependant, si vous aviez besoin d'un ami, pensez à moi, en souvenir de ma mère.

— Merci mille fois, au revoir!

(*A suivre.*)